



ESTUDIOS LITERARIOS

CONSTRUIRE UNE IDENTITE BELGE HORS DE L'HEXAGONE

BUILDING A BELGIAN IDENTITY OUTSIDE OF FRANCE

MARTINE RENOUPREZ

Universidad de Cádiz

martine.renouprez@uca.es

ORCID: 0000-0002-2033-9605

Recibido: 08-07-2020

Aceptado: 20-10-2020

Publicado: 17-12-2020

RÉSUMÉ

Cet article a pour objectif d'offrir un parcours des mythes identitaires en Belgique francophone en montrant qu'ils relèvent de la structure propre au symbole. Dans l'introduction, nous présentons une synthèse des mythes identitaires relevés par Jean-Marie Klinkenberg du point de vue méthodologique de la sociologie de la littérature. Nous explorons ensuite les mythes contemporains sous le prisme de témoignages d'écrivains et d'artistes publiés par Jacques Sojcher, d'une part, et des *Petites mythologies belges* de Jean-Marie Klinkenberg, d'autre part. Nous concluons sur l'idée de l'enracinement des mythes en Belgique dans la réconciliation des éléments contraires, un idéal qui fonde l'inconscient du pays.

Mots-clés: Mythe, identité belge, éléments opposés, réconciliation.

ABSTRACT

This article aims to review the myths of Belgian identity based on the structure of the symbol itself. In the introduction, we present a synthesis of Belgian identity myths throughout its history, detected by Jean-Marie Klinkenberg on the basis of the sociology of literature. We then look at contemporary myths cross-checking the testimonies of writers and artists published by Jacques Sojcher and we understand the structure of the Belgian myth from a work by Jean-Marie Klinkenberg on the subject, *Petites mythologies belges*. In conclusion, we can say that most of the myths rooted in Belgium are precisely crossed by the reconciliation of opposing elements, the foundation of the country's unconscious.

Keywords: Myth, Belgian identity, reconciliation of opposites.

1. INTRODUCTION

La Belgique est un pays récemment créé puisqu'il a un peu moins de deux siècles. L'avènement de sa fondation en 1830 est un véritable défi aux nations voisines et il faudra tout l'art de la diplomatie pour convaincre celles-ci du bien-fondé de son existence. Ce territoire, francisé par Napoléon jusqu'à la chute de l'Empire, signée par la bataille de Waterloo en 1815, va choisir le français comme langue nationale, car il était l'idiome transrégional parlé par la bourgeoisie dans l'ensemble du pays. Il a fallu attendre la fin du XIX^e siècle, sur revendication notamment du P.O.B. (le Parti Ouvrier Belge, troisième parti politique créé bien après les deux partis fondateurs du petit royaume, celui des catholiques et celui des libéraux), pour que la langue flamande parlée par plus de la moitié de la population, soit prise en considération. Deux langues, deux cultures différentes, invitées à s'entendre dans leurs diversités sous une même devise: « L'Union fait la force ». Il ne faudra pas attendre un siècle pour que cette unité désirée se fissure et que se dessine la configuration d'une fédéralisation (cf. Renouprez 2006: 11-16).

L'histoire culturelle de la Belgique gravite autour de divers mythes identitaires qui vont varier au cours des époques et marquer les mentalités. Trois d'entre eux ont été identifiés et catégorisés dans un article de Jean-Marie Klinkenberg (1981) qui a fait date dans l'histoire littéraire francophone du pays. Trois mythes identitaires en trois phases qu'il décrit d'un point de vue sociologique en montrant combien la production littéraire en Belgique a été tributaire du champ littéraire français.

Alors que la tendance culturelle à partir de 1830 était celle d'une imitation des Lettres françaises, les années 1880 marquent l'avènement de la constitution d'un champ littéraire autonome en Belgique pour diverses raisons, la censure en France n'étant pas l'une des moindres car elle oblige d'excellents éditeurs et certains auteurs aux vues trop critiques à s'exiler à Bruxelles. Les conditions sont requises pour une indépendance d'un champ littéraire belge; des instances de légitimation se mettent en place pour y reconnaître et y célébrer de grands écrivains: revues, maisons d'édition, prix littéraires, académies, etc. Une reconnaissance toute relative car c'est malgré tout la légitimation de Paris qui prime, et pour obtenir celle-ci, les écrivains belges du XIX^e siècle vont devoir faire preuve d'un certain exotisme pour marquer une originalité qui les distinguera de la production de l'Hexagone. Cette différence sera payante puisque Maeterlinck reçoit le prix Nobel de littérature en 1911 pour une oeuvre qui, à l'instar de celle de ses pairs, montre des traits « nordiques », notamment en s'inspirant du fonds celte (Maeterlinck 1892). Il est de ceux qui concrétisent le mythe identitaire de l'époque, celui d'une 'âme belge', croisement entre l'esprit germanique et l'esprit latin (Picard 1897; Dumont-Wilden 1905; Eekhoud 1905). Il fallait en effet croire en l'unité possible du pays, à travers la spécificité de sa mentalité, ni allemande, ni hollandaise, ni française mais poreuse à leurs influences diverses. La conviction de ce trait identitaire s'éteint néanmoins vite après la Grande Guerre, même si les thèmes de cette « nordicité » ont longtemps persisté, y compris

jusqu'à aujourd'hui chez de nombreux écrivains ou artistes (Franz Hellens 1916-1917; Jacques Brel 1962; Gérard Prévot 1974, pour ne citer qu'eux).

Avec l'octroi du vote universel en 1919, au lendemain de la guerre (à cette date, exclusivement masculin, faut-il le préciser), le peuple flamand, démographiquement majoritaire et donc aux rênes du gouvernement, entreprend un processus de fédéralisation tandis que la voix des intellectuels et écrivains du Nord du pays s'exprime dorénavant en néerlandais. Le mythe visant l'unité du peuple belge (que José Fontaine dénoncera comme doublement aliénant (1995), car construit sur la dépossession d'une langue –celle des Flamands–, et d'une culture –celle des Wallons–) s'effondre. Les Belges francophones vivent cette scission comme une perte sous forme d'un deuil perclus d'oubli de soi et se réfugient dans la patrie de leur langue, la France. À cette époque, si la Belgique puise largement les ressources de son immense colonie, le Congo, elle vit ce paradoxe d'un phénomène d'acculturation de la communauté francophone où non seulement les intellectuels et écrivains cherchent à se fondre dans le champ littéraire parisien –et certains d'entre eux vont jusqu'à prendre la nationalité française (Henri Michaux, Michel Seuphor, Hubert Nysen, etc.)–, mais également la population qui se reconnaît dans la culture et la littérature de l'Hexagone– d'ailleurs exclusivement enseignées dans les écoles francophones du pays. C'est ainsi que se crée un deuxième mythe, 'la patrie, c'est la langue !', à partir duquel une bonne moitié du pays aura les yeux et les oreilles rivés sur les publications, journaux, radios et télévisions françaises. Ce mythe, dit aussi du 'Lundisme', provient dans le milieu des écrivains, d'un Manifeste dénonçant une littérature qui resterait ancrée dans le régionalisme¹ (Merget 1931; Klinkenberg 1992; Quaghebeur 1996; Meylaerts 1999).

La fédéralisation, actée à partir des années 1970, fait place à un nouveau mythe: 'la belgitude', à travers un autre Manifeste, critique notamment de cette acculturation subie par les francophones du pays. Le concept est lancé par Pierre Mertens et Claude Javeau dans un dossier intitulé « Une autre Belgique » publié dans le *Magazine littéraire* (1976). Calquée sur la revendication de la 'négritude', la 'belgitude' dénonce l'oubli de soi, l'oblitération de sa propre culture, le refus de ses racines, l'exil intérieur de l'écrivain belge, pour revendiquer et annoncer un changement. Ce mythe est largement relayé par les écrivains et hauts responsables des institutions culturelles francophones du pays (De Brouwer et al. 1989; Emond 1980; Quaghebeur 1980 et 1990). Le contexte de la fédéralisation rend en effet aux communautés linguistiques une autonomie financière qui leur permet d'envisager la création d'un champ littéraire indépendant de Paris. Des instances de légitimation sont mises en

¹ « Le 1 mars 1937, quelques écrivains qui se réunissaient le premier lundi de chaque mois dans un restaurant de Bruxelles ou la « Maison d'Art », signent un manifeste de 6 pages sous le titre « Groupe du lundi » qui tâche de redéfinir les lettres produites en Belgique » (Renouprez 2006: 136). C'est nous qui traduisons.

place qui permettront la reconnaissance de l'existence et la promotion d'une littérature belge, riche et diversifiée.

Nous nommons 'mythes' dans ce contexte sociétal, ces idées qui se sont voulues fédératrices pour un peuple et révélatrices d'un souci d'existence de sa double nature dans l'unité, selon trois orientations: unité nationale dans un premier temps, union imaginaire des francophones à la France dans un deuxième temps, et enfin, se reconnaissant à la fois dans la culture française et une spécificité bien belge, ce que Jean-Marie Klinkenberg reconnaîtra comme une sorte de dialectique entre les champs littéraires français et belge.

2. LA BELGIQUE MALGRÉ TOUT (1980) ET BELGIQUE TOUJOURS GRANDE ET BELLE (1998)

Cette spécificité, elle se déduit assez clairement de deux ouvrages collectifs publiés par Jacques Sojcher dans la *Revue de l'université de Bruxelles: La Belgique malgré tout et Belgique toujours grande et belle*. Elle comprend, notamment, ce qui n'a jamais cessé de hanter les artistes et la littérature belges depuis la fondation du pays: la notion de l'entre-deux, du croisement, du carrefour des cultures, et l'idée, propre au mythe, d'une réconciliation des éléments contraires. Il suffit simplement de lire les titres des articles des écrivains invités à produire des « écrits entre fiction et retour sur soi quasi biographique » (Sojcher 1980: V) pour s'en rendre compte: « L'entre-deux, l'entre mille » (Miguel 1980: 349)², « L'antre-deux-mères » (Rombaut 1980: 419), « Le royaume des deux mères » (Sigrid 1980: 433).

Une double origine, une double langue pour produire un même destin, un même sens, qui se marque notamment dans la répétition langagière des indications géographiques le long des autoroutes (Antwerpen/Anvers; Liège/Luik) et des informations dans les lieux publics, comme le pointe Johnnie Verstraete dans son intervention « Avis-Bericht », non sans plaisanter sur les tensions découlant de ce bilinguisme obligatoire:

Chers Francophones,

Ne croyez pas que la signalisation dans nos locaux est rédigée en néerlandais uniquement, puisque certains Flamands trouvent que tout est indiqué en français. Merci.

La Fédération Bruxelloise.

Beste Vlamingen,

Wees er niet van overtuigd dat in onze lokalen alles uitsluitend in het frans staat aangeduid, daar sommige Franstaligen vinden dat alles hier enkel in het nederlandse staat. Dank u.

De Brusselse Federatie. (1980: 471)

² « Écrire dans l'entre-deux/ Écrire dans l'entre-mille./Soleil du corps double » (Miguel 1980:354).

Produit en 1980 dans l'effervescence du mythe de la Belgitude, *La Belgique malgré tout* est un volume qui renoue –non sans ironie– avec le rêve unitaire à l'origine du pays au moment où la fédéralisation termine de prendre ses repères et s'affirme. Un rêve mélancolique qui n'est pas sans rappeler l'un des thèmes qui hantait la Belgique du XIX^e siècle, celui de l'idéal d'un territoire à la croisée des chemins, riche de sa chance d'une fusion des cultures. En 1998, Jacques Sojcher, avec Antoine Pickels, élargit sa proposition à des artistes et autres acteurs de la société civile dans un deuxième volume: *Belgique toujours grande et belle*. Si le contexte politique a changé³ et qu'Antoine Pickels perçoit plus de différences que de ressemblances avec l'engouement pour la 'belgitude' des années quatre-vingt, nous trouvons cependant encore les traces de sa constellation dans les nouvelles interventions: celle de la Belgique comme carrefour des langues: « Belgique-Belgie » (Hemmerechts 1998: 118), « Kris-Kras door la Belgique » (Javeau 1998: 182) et comme lieu de l'entre-deux: « Je suis né sur une frontière » (Hennart 1998: 147)⁴, « Une différence qui se ressemble » (Hoste 1998: 307), « La Belgique est un croisement » (Vandekeybus 1998: 340)⁵, « Fils de deux soeurs » (Thoveron 1998: 398).

D'une époque à l'autre, à presque vingt ans d'écart, ce sont des motifs⁶ à rebours d'un régime identitaire (celui entendu par les nations comme une affirmation forte et fière de soi) qui s'esquissent⁷... Sarcasmes et railleries perdurent dans le temps et font de la Belgique, territoire entre existence et non-existence⁸ (mais que l'on s'évertue à vouloir faire exister précisément dans ce doute, cette incertitude qui est sa marque de fabrique⁹), une nation peu sérieuse et propice à l'auto-dérision¹⁰.

Cette non-identité –qui se trouve dans la contradiction assumée– est cependant ce qui l'ouvre au monde et fait de ce pays le lieu même de la possibilité de

³ « Les années quatre-vingt ont correspondu à une période où on a laissé de côté le politique, où la plupart des artistes et intellectuels se sont retranchés dans leur tour d'ivoire, pour travailler sur la forme et leur intériorité. Là, dix-huit ans plus tard, on arrive à la fin d'une décennie qui dès le départ, avec l'épidémie du SIDA, l'écroulement du Mur, la crise économique, le chômage, l'exclusion, a vu la réapparition des questions sociales et politiques. Les gens se sont posé des questions sur la manière de refonder les choses. » (Pickels et Sojcher 1998:12).

⁴ « Comme l'identité « belge » est aussi le résultat du brassage de nombreuses cultures européennes, il n'y a pas de désir d'hégémonie culturelle » (Hennart 1980: 147).

⁵ « Garder l'idée d'un pays de brassage, parce que ça, ça prédit quelque chose du futur du monde » (Vandekeybus 1998: 342)

⁶ Au sens de Raymond Trousson: « Toile de fond, un concept large, désignant soit une certaine attitude – par exemple la révolte – soit une situation de base, impersonnelle, dont les acteurs n'ont pas encore été individualisés » (1965: 12).

⁷ « La Belgique: une maladie inguérissable » (Geeraerts 1980: 175), « Confession d'une Belge honnête » (La Fère 1980: 235), « Les tics maladroits d'un bonhomme trop poli » (Legros 1980:255), « Une belgopathie compensée » (Moreau 1980: 355), « T'es rien, terrien » (Muno 1980:361).

⁸ « Trois chansons et un enterrement » (Semal 1998: 41), « Belgique, morte de sa belle mort » (Gunzig 1998: 319).

⁹ «La Belgique: non peut-être ! » (France Borel 1998: 369), « Rien grand chose » (Moreau 1998: 496).

¹⁰ « Nous, on est brol » (Van Dormael 1998: 491), « L'Orgueil de la banalité » (Preszow 1998: 378).

l'inclusion du tiers¹¹. Claire Lejeune, l'une des grandes écrivaines belges, l'avait compris; elle explique dans son texte « De la mitoyenneté comme citoyenneté » (1980: 265) comment l'« entre » ouvre à la multiplicité des possibles et fait du Belge un citoyen du monde.

3. *PETITES MYTHOLOGIES BELGES* (2009)

Fille de « deux mères » (Sigrid, 198: 433)¹², « Fils de deux soeurs » (Thoveron 1980: 398), ou encore fille de personne, bâtarde¹³, de généalogie nulle ou double, la Belgique se crée sans filiation nette¹⁴, mais se dote d'un roi ! Qui n'appartient pas à la noblesse du terroir mais, la monarchie étant 'Une' en Europe, peu importe. D'origine allemande, Léopold I devient 'Roi des Belges', non 'Roi de Belgique' et prête serment le 21 juillet 1831, dorénavant jour de la fête nationale (Renouprez 2006: 14). Le Roi est le symbole par excellence du pays. Il est le grand conciliateur de toutes les oppositions du royaume et c'est lui que l'on sollicite en dernier recours, lorsque plus personne ne parvient à s'entendre et qu'un gouvernement n'arrive pas à se constituer. Il nomme alors un « formateur » sur qui repose la responsabilité de réussir des coalitions entre les divers partis. Le Roi est l'anneau du pays, il referme son cercle brisé (sun-bolon), en garant intemporel et hors de la mêlée, gardant sans parti pris le juste milieu, s'exprimant successivement aujourd'hui dans les trois langues nationales¹⁵. La Belgique ne semble exister dans son unité qu'en lui et par lui: « Le roi ouvre bien un tel espace fantasmatique où les incompatibilités trouvent immédiatement leur solution, comme dans le rêve ou la figure rhétorique » (Klinkenberg 200: 39).

À l'instar des *Mythologies* de Roland Barthes (1957), Jean-Marie Klinkenberg livre ses *Petites mythologies belges* (2009). 'Petites' par hypallage¹⁶, comme la Belgique est

¹¹ Nous évoquons le tiers inclus contre le principe du tiers-exclu de la raison logique basée sur le principe identitaire. « Voilà qui fait tout le charme d'être belge: cela ne représente pas grand-chose, c'est pour ainsi dire la négation d'une nationalité » (Hemmerchts 1980: 119).

¹² « Car le monde ne tolère pas la dualité. Le monde refuse les êtres doubles. Le monde est conforme au monde. Celui qui a deux mères n'en a pas une seule. Celui qui a deux origines n'a pas d'origine. Celui qui n'a pas d'origine n'a pas de nom » (Sigrid 1980: 434)

¹³ « Quand donc saura-t-on vivre comme un privilège notre bâtardise, notre statut de fils de personne ? » (Mertens 1976:13-24); « Éloge de la bâtardise » (de Heusch 1998: 199), « C'est un produit bâtard puisque je vis dans un pays bâtard, que je suis issu d'une situation familiale bâtarde; ne peut sortir de moi qu'une forme bâtarde. » (« Il y a autant de nains de jardin en Flandre qu'en Wallonie », Smits 1998: 115).

¹⁴ « Ne pas savoir où l'on va, soit, c'est banal, mais ignorer d'où l'on vient ! On se sent perdu, quelque part entre Nord et Sud, sans point de repère » (Muno 1980: 362).

¹⁵ Car il ne faut pas oublier l'allemand qui est une langue minoritaire en Belgique, mais l'une des mieux protégées d'Europe.

¹⁶ Comme nous l'apprend le sémioticien: « Car la Belgique est petite, c'est entendu. Et, par la magie d'un hypallage fréquent (oui, c'est encore une figure de rhétorique: elle consiste à attribuer la qualité d'un objet à son voisin), par un hypallage fréquent donc, le caractère du pays est automatiquement transféré à ceux qui l'habitent » (Klinkenberg 2009: 86).

petite, modeste de nature¹⁷ (ne parle-t-on pas couramment du 'petit Belge' ?¹⁸), et que Klinkenberg, ici, tout en suivant les traces de Barthes, ne prétend pas rivaliser avec le grand critique littéraire français¹⁹. L'idée de la petitesse a par ailleurs marqué la sphère de la Belgitude²⁰ et se retrouve dans l'un des sujets traités par l'auteur: « Être petit », d'où dérive l'idée d'inoffensivité (« Il est entendu qu'un pays petit ne saurait avoir d'autres ambitions que celles qui siéent aux nains et aux enfants » (Klinkenberg 2009: 88)), la facilité avec laquelle on parvient à se faire passer pour victime (« C'est toujours les petits qu'on écrabouille »²¹) (Idem: 89) et, par antithèse, la possibilité « d'user de contrastes puissants » (Idem: 90)²², comme dans l'hymne national qui proclame ce vers: « Tu vivras toujours grande et belle »; ajoutons que tous les petits Belges apprennent à l'école primaire la phrase de Jules César énoncée dans *La Guerre des Gaules: Horum omnium fortissimi sunt Belgae* (César 1964: 11)²³.

Donc « petit mais ». Mais riche (riche par son histoire, par ses réalisations), mais grand (par l'esprit, la vaillance, la fière endurance), mais complexe, mais dynamique [...] (Klinkenberg 200: 91).

Le motif qui traverse l'ensemble des thèmes proposés est celui précisément de la conciliation des éléments contraires, de la triangulation de la dualité en l'unité, en ce point au-delà des oppositions entrevu par André Breton:

Tout porte à croire qu'il existe un certain point de l'esprit d'où la vie et la mort, le réel et l'imaginaire, le passé et le futur, le communicable et l'incommunicable, le haut et le bas cessent d'être perçus contradictoirement. Or, c'est en vain qu'on chercherait à l'activité surréaliste un autre mobile que l'espoir de détermination de ce point. (Breton [1930] 1985: 72-73).

Même si Klinkenberg affirme que « la Belgique n'est pas un pays surréaliste, comme on le dit un peu facilement: c'est un pays 'pataphysique'²⁴ » (Klinkenberg 2009: 78),

¹⁷ « Et beaucoup d'entre nous subissent leurs modestes origines telle une circonstance aggravante du crime originel d'exister ! » (Mertens 1976: 13-24).

¹⁸ Cf. Pierre Halen (1993) « Le Petit Belge avait vu grand ». Une littérature coloniale. Labor/Archives et Musée de la littérature.

¹⁹ « Un essai qui fait figurer le mot « Mythologie » dans son titre est nécessairement un clin d'oeil fait à Roland Barthes. Et de fait, le lecteur indulgent pourra décider qu'il relève de la sémiotique, sans en emprunter la technicité. » (Klinkenberg 2009: 152).

²⁰ « Quelques pas dans ces pas perdus retrouvés à petits pas » (Balthazar 1980: 13); « Je m'émiette. Voyez ici une grosse influence belge sur moi: je fais quasiment des aphorismes, maladie répandue qui dévaste les lettres belges » (Fauchereau 1980: 173); « Je chantais mon plat petit pays », (Semal 1998: 44).

²¹ Une expression traduite du wallon: « C'est todi li pit k'on spotche ».

²² Cf. « La petitesse, l'étroitesse d'esprit font la grandeur du lieu. Bien sûr, c'est insupportable » (Preszow 1998: 381).

²³ Infailliblement traduit par: « De tous les peuples de la Gaule, les Belges sont les plus braves ».

²⁴ « Le principe de l'équivalence universelle et de la conversion des contraires réduit l'univers considéré dans sa réalité pataphysique à des cas uniquement particuliers » (Klinkenberg 2009: 78).

les thèmes traversés sont des mythes –dans lesquels forcément les Belges se reconnaissent– qui incarnent cet idéal de conjonction désirée, par-delà les différents qui perdurent dans ces cultures flamande, wallonne et germanique soudées à un même destin.

En matière de territoire, la fusion des diverses communautés se trouve dans un espace mythique, celui de la mer du Nord où, durant la parenthèse des vacances, Francophones et Flamands se rencontrent dans une sorte d'Eden hors tensions²⁵ et où chacun s'essaye dans la langue de l'autre. Ce que Jean-Marie Klinkenberg ne dit pas, c'est que les Ardennes sont la contrepartie des plages: les gens des collines du Sud changent de paysage mental en été, et c'est vice-versa. Le litoral du plat pays n'est un mythe que pour les Francophones. À cette époque de l'année, le haut et le bas du royaume entrent dans un subtil mélange de vases communicants: « Les plus farouches indépendantistes y vivent paisiblement leurs belgitudes refoulées. Tout est union, sinon force: le soleil, ou la pluie, est là » (Klinkenberg 2009: 9).

En matière d'objet, pour Klinkenberg, le symbole par excellence du pays est le vélo, précipité de l'alliance des éléments contraires, rêve philosophal qui fait l'unanimité:

Des esprits médiocres pensent que la mystérieuse connivence entre la Belgique et la bicyclette tient au fait que cette dernière, comme la première, a deux roues et que, pour qu'elle ne se fiche pas par terre, il faut se tenir au milieu. Et avancer. (Klinkenberg 2009: 18)

Le vélo réalise la quadrature du cercle; Klinkenberg le montre dans l'analyse des formes (angles, roues) qui lient le véhicule à son usager²⁶. La fascination qu'il exerce sur les Belges procède donc d'une sorte de quintessence, du désir inconscient matérialisé de la résorption de la dualité en l'unité. Cette harmonisation de la verticalité et de l'horizontalité opérée par la bicyclette se retrouve dans d'autres pratiques proprement belges, dont celle qui consiste à détruire un immeuble tout en gardant sa façade debout, de sorte à faire coïncider passé et présent, patrimoine et modernité (« Conserver les façades », Klinkenberg 2009: 110-113).

Cette conciliation souhaitée et matérialisée dans des lieux mythiques, des pratiques urbaines, des objets, marque les mentalités. Le Belge serait raisonnable: « Les bombes belges n'explorent pas. [...] C'est le pays où rien n'est grave. Sérieux, mais pas grave » (« Être raisonnable », Klinkenberg 2009: 80-82). Il en découle que chez les citoyens comme dans les institutions, la recherche du compromis, du juste milieu, dans

²⁵ « Ici, miraculeusement, et parce que les vacances élaborent un monde réputé sans fracture, tout affrontement semble suspendu. Pour deux mois seulement, sans doute » (Klinkenberg 2009: 8-9).

²⁶ « L'essentiel de la mystérieuse puissance du vélo est ailleurs: il réside sans doute dans le fait qu'il permet la coïncidence des contraires. Parce qu'il harmonise l'horizontalité et la verticalité, parce qu'il fait coexister le solitaire et le collectif, parce que, dès l'instant où l'engin et son cavalier ne font plus qu'un, se célèbre l'alliance du circulaire (les roues, les pignons) et de l'anguleux (les membres du cycliste, les traits de sa morphologie) », (Klinkenberg 2009: 18).

un effort d'arrangement dialectique pour éviter la montée des conflits, prime. La négociation tiendra compte de l'ensemble des avis pour les fondre en un consensus qui fera l'unanimité, ce qui mène en politique à des pourparlers qui laissent parfois l'État sans gouvernement pendant des mois. Ce n'est pas entièrement catastrophique vu que la machine administrative est bien huilée et que le pays fédéralisé est doté, outre cet État central, de six parlements et gouvernements supplémentaires des diverses communautés et régions. La gestion politique est également marquée par cette propension à la conciliation, de sorte que la coalition des partis est toujours de mise. Y aurait-il donc une structure mentale propre à ce pays, qui le rendrait singulièrement apte à la diplomatie ?

À la force physique, qui prévaut dans le face-à-face, s'y est substituée la force sémiotique de l'argumentation. Or argumenter c'est toujours renégocier des oppositions, dans lesquelles les termes sont à la fois conjoints et disjoints. Il n'y a en effet échange que dans la mesure où il y a simultanément distance et proximité entre les partenaires [...] Argumenter, c'est réaménager cette conjonction-disjonction, réajuster la distance qui sépare les partenaires. (« Trouver un compromis », Klinkenberg 2009: 73).

Oui, mais cet art de la médiation fait grand usage d'un politiquement correct qui s'inscrit dans le langage. La figure rhétorique qui la caractérise, selon Klinkenberg, est la généralisation qui ne nomme pas les choses mais les délaye et finit par noyer le poisson: « La généralisation permet donc de passer muscade. De diluer les responsabilités » (Klinkenberg 2009: 69). Le sens –qui devrait résulter de la confrontation des différences et de leur résolution– s'absente en faveur d'une indécision et d'une imprécision qui font le jeu du pouvoir:

La rhétorique belge, comme les autres, consiste donc à produire non des concepts, mais des ensembles flous. Or le mystère est la première garantie dont s'entoure un pouvoir, et les consensus sur lesquels compte ce dernier ne peuvent s'établir que sur le non-dit. (« Dire les choses comme elles (ne) sont (pas) », Klinkenberg 2009: 69).

On dit donc de la Belgique que c'est un pays qui brille par son « absence-de-débat-d'idées [...] sous-produit de la consensualité molle, qui est lui-même conséquence de l'immobilisme forcé » (« Trouver un compromis », Klinkenberg 2009: 77): peu d'éclats, peu de prise de position radicale, peu d'affrontements courageux. Pourtant ces arrangements ont permis nombre de décisions importantes au niveau législatif concernant le droit des personnes et de l'environnement, que d'autres pays européens ont du mal à mettre en place: le droit à l'euthanasie (Loi 2002/05/28, revue en 2014), les droits acquis pratiquement à tous les niveaux par les personnes trans (Loi du 1^{er} janvier 2018), l'interdiction de l'usage des pesticides dans les espaces publics et privés en Wallonie (Loi du 1^{er} juin 2018), etc

4. CONCLUSION

La Belgique, ce territoire tampon, sorte de no man's land entre de grandes puissances, prit un jour son destin en main pour échapper à leurs jeux de prédation. En 1830, sa configuration se fit sous forme d'un binôme qui joignait deux langues et deux cultures fort différentes. Bien plus tard, s'y ajouta une partie germanique: une modification des frontières lors du Congrès de Vienne en 1815 avait transféré les villes d'Eupen, Malmedy et Saint-Vith à la Prusse et celles-ci, dorénavant de langue et culture allemandes, furent restituées à la Belgique après la Grande Guerre. La création d'un premier mythe identitaire vint renforcer la légitimité du tandem fondateur. On imagina une « âme belge » au confluent des cultures, mélange d'esprits germanique et latin; un mythe démenti par l'enclenchement du processus de fédéralisation du pays dès 1920 et par les velléités séparatrices de la Flandre, toujours bien d'actualité. Néanmoins, cette dualité dans l'unité – ce qui définit le symbole – a sans aucun doute marqué les mentalités. Le motif de l'entre-deux et de la coïncidence des éléments contraires, ainsi que de la non-identité qui en découle ne traversent pas seulement les lieux, les objets et les décisions prises par nombre de Belges; il pénètre aussi les thèmes abordés par les écrivains qui recherchent encore aujourd'hui cette mythique conciliation, pratiquement oxymorique, pour relier l'impossible, tenter le rapprochement sinon la conversion des oppositions par analogie afin de reformuler le symbole et atteindre une unité qui non seulement intègre la dualité mais reconnaît en elle la diversité²⁷. Cette non-identité – qui est la marque du pays – serait ce qui l'ouvre au cosmopolitisme. Ce n'est donc pas un hasard que Bruxelles soit le siège de l'Union européenne. La capacité de dialoguer et de négocier, de rassembler les éléments opposés, forgée au cours de son histoire, a fait du Belge un habile médiateur, soucieux et apte à tenir compte des intérêts de la collectivité et de chacune de ses composantes.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Ouvrages de référence

- Balthasar, A. (1980). Miettes. En J. Sojcher (Éd.), *La Belgique malgré tout. Littérature 1980*. (pp. 9-13). *Revue de l'Université de Bruxelles*.
- Borel, F. (1998). La Belgique: non peut-être ! En A. Pickels et J. Sojcher (Éds), *Belgique toujours grande et belle*. (pp. 369-371). *Revue de l'Université de Bruxelles*.
- Brel, J. (1962). *Le Plat pays*. En *Les Bourgeois*. (Chansons)
- Breton, A. (1985). *Manifestes du surréalisme*. Gallimard, 1985.
- Cesar, J. (1964). *La Guerre des Gaules*. Garnier-Flammarion [58-51 a.J.-C.].

²⁷ *Belgiques* (au pluriel) est le titre de huit recueils de nouvelles d'auteurs belges -Giuseppe Santoliquido, Yves Wellens, Alain Dartevelle, Françoise Lalande, Vincent Engel, Luc Baba, Frank Andriat, Jean Jauniaux- qui montrent la diversité de leurs points de vue sur la Belgique. Les ouvrages ont paru chez Ker Editions.

- Fauchereau, S. (1980). Quelques notes pour un article sur la Belgique. En J. Sojcher (Éd.). *La Belgique malgré tout. Littérature 1980*. (pp. 169-173). *Revue de l'Université de Bruxelles*.
- Geeraerts, J. (1980). La Belgique: une maladie inguérissable. En J. Sojcher (Éd.). *La Belgique malgré tout. Littérature 1980*. (pp. 175-183). *Revue de l'Université de Bruxelles*.
- Gunzig, Th. (1998). Belgique morte de sa belle mort. En A. Pickels et J. Sojcher (Éds). *Belgique toujours grande et belle*. (pp. 319-322). *Revue de l'Université de Bruxelles*.
- Hemmerechts, K. (1998). Belgique/België. En A. Pickels et J. Sojcher (Éds). *Belgique toujours grande et belle*. (pp. 118-119). *Revue de l'Université de Bruxelles*.
- Hennart, J.-L. (1998). Je suis né sur une frontière. En A. Pickels et J. Sojcher (Éds). *Belgique toujours grande et belle*. (pp. 147-150). *Revue de l'Université de Bruxelles*.
- Heusch, L. de (1998). Éloge de la bâtardise. En A. Pickels et J. Sojcher (Éds). *Belgique toujours grande et belle*. (pp. 199-201). *Revue de l'Université de Bruxelles*.
- Hoste, P. (1998). Une différence qui se ressemble. En A. Pickels et J. Sojcher (Éds). *Belgique toujours grande et belle*. (pp. 307-309). *Revue de l'Université de Bruxelles*.
- Javeau, C. (1998). Kris-kras door la Belgique. En A. Pickels et J. Sojcher (Éds). *Belgique toujours grande et belle*. (pp. 182-186). *Revue de l'Université de Bruxelles*.
- Klinkenberg, J.-M. (1981). La production littéraire en Belgique francophone. *Littérature*, 44, 33-50. <https://doi.org/10.3406/litt.1981.1360>
- (2009). *Petites mythologies belges. Édition revue et considérablement augmentée*. Les Impressions nouvelles.
- La Fere, A.-M. (1980). Confession d'une Belge honteuse. En J. Sojcher (Éd.). *La Belgique malgré tout. Littérature 1980*. (pp. 235-241). *Revue de l'Université de Bruxelles*.
- Legros, J.-C. (1980). Les tics maladroits d'un bonhomme trop poli. En J. Sojcher (Éd.). *La Belgique malgré tout. Littérature 1980*. (pp. 255-263). *Revue de l'Université de Bruxelles*.
- Lejeune, C. (1980). De la mitoyenneté comme citoyenneté. En J. Sojcher (Éd.). *La Belgique malgré tout. Littérature 1980*. (pp. 265-275). *Revue de l'Université de Bruxelles*.
- Mertens, P. (4-11 nov. 1976). Une autre Belgique. *Les Nouvelles littéraires*, 2257, 13-24.
- Miguel, A. (1980). L'entre-deux, l'entre mille. En J. Sojcher (Éd.). *La Belgique malgré tout. Littérature 1980*. (pp. 349-354). *Revue de l'Université de Bruxelles*.
- Moreau, M. (1980). Une belgopathie compensée. En J. Sojcher (Éd.). *La Belgique malgré tout. Littérature 1980*. (pp. 355-259). *Revue de l'Université de Bruxelles*.
- Moreau, M. (1998). Rien grand chose. En A. Pickels et J. Sojcher (Éds). *Belgique toujours grande et belle*. (pp. 496-497). *Revue de l'Université de Bruxelles*.
- Muno, J. (1980). T'es rien, terrien ! En J. Sojcher (Éd.). *La Belgique malgré tout. Littérature 1980*. (pp. 361-366). *Revue de l'Université de Bruxelles*.
- Pickels, A. et sojcher, J. (1998). *Belgique toujours grande et belle*. *Revue de l'Université de Bruxelles*.
- Preszow, G. (1998). L'Orgueil de la banalité. En A. Pickels et J. Sojcher (Éds). *Belgique toujours grande et belle*. (pp. 378-381). *Revue de l'Université de Bruxelles*.
- Rombaud, M. (1980). L'antre-deux-mères. En J. Sojcher (Éd.). *La Belgique malgré tout. Littérature 1980*. (pp. 419-424). *Revue de l'Université de Bruxelles*.
- Semal, C. (1998). Trois chansons et un enterrement. En A. Pickels et J. Sojcher (Éds). *Belgique toujours grande et belle*. (pp. 41-48). *Revue de l'Université de Bruxelles*.
- Sigrid, J. (1980). Le royaume des deux mères. En J. Sojcher (Éd.). *La Belgique malgré tout. Littérature 1980*. (pp. 333-336). *Revue de l'Université de Bruxelles*.

- Smits, Th. (1998). Il y a autant de nains de jardin en Flandre qu'en Wallonie. En A. Pickels et J. Sojcher (Éds). *Belgique toujours grande et belle*. (pp. 113-117). *Revue de l'Université de Bruxelles*.
- Sojcher, J. (1980). *La Belgique malgré tout. Littérature 1980*. *Revue de l'Université de Bruxelles*.
- Thoveron, G. (1998). Fils de deux soeurs. En A. Pickels et J. Sojcher (Éds). *Belgique toujours grande et belle*. (pp. 398-402). *Revue de l'Université de Bruxelles*.
- Van Dormael, J. (1998). Nous, on est brol. En A. Pickels et J. Sojcher (Éds). *Belgique toujours grande et belle*. (pp. 491-493). *Revue de l'Université de Bruxelles*.
- Vandekeybus, W. (1998). La Belgique est un croisement. En A. Pickels et J. Sojcher (Éds). *Belgique toujours grande et belle*. (pp. 340-343). *Revue de l'Université de Bruxelles*.
- Verstraete, J. (1980). Avis-Bericht. En J. Sojcher (Éd.). *La Belgique malgré tout. Littérature 1980*. (pp. 471). *Revue de l'Université de Bruxelles*.

Sources documentaires

- (20 nov. 1978). Six personnage en quête de Belgitude. *La Libre Belgique*.
- Barthes, R. (1957). *Mythologies*. Seuil.
- De Brouwer, J.L., dumont, H., franck, Ch et ost, F. (Dir.) (1989). *Belgitude et crise de l'État belge*. Publication des Facultés universitaires Saint-Louis, 48.
- Dumont-Wilden, L. (octobre 1905). L'Âme belge. *L'Occident*.
- Eekhoud, G. (octobre 1905). L'Âme belge. En *La Belgique artistique et littéraire. Une anthologie de langue française 1848-1914*. Textes réunis et présentés par Paul Aron. (pp. 89-98). Complexe.
- Emond, P. (1980). *Lettres françaises de Belgique. Mutations*. Archives et Musée de la littérature et Éditions Universitaires de Bruxelles.
- Fontaine, J. (1995). Le citoyen déclassé. Monarchie belge et société. *Contradictions*, 77 & *Toudi*, 8.
- Halen, P. (1993). *Le Petit Belge avait vu grand. Une littérature coloniale*. Labor/Archives et Musée de la littérature.
- Hellens, F. (1987). *Mélusine ou la robe de saphir*. Les Éperonniers [1916-1917].
- Klinkenberg, J.-M. (1992). Lectures du Manifeste du Groupe du lundi (1937). En *Lettres de Belgique. En hommage à Robert Frickx*. (pp. 98-124). Janus Verlaggesellschaft.
- Maeterlinck, M. [1892] 1907. *Pelléas et Mélisande*. Paul Lacomblez, Éditeur.
- Merget, R. (1931). Notre manifeste. *Revue nationale*, 34, pp. 585-591.
- Meylaerts, R. (1999). La construction d'une identité littéraire dans la Belgique de l'entre-deux-guerres. *Textyles*, 15, pp. 17-32. <https://doi.org/10.4000/textyles.1071>
- Picard, E. (24 juillet 1897). L'Âme belge. *Revue encyclopédique*, pp. 595-599. Rééd par Aron, P. (1997). *La Belgique artistique et littéraire. Une anthologie de langue française (1848-1914)*. (pp. 89-98). Complexe.
- Prevot, G. (1974). *La Nuit du nord*. Marabout.
- Quaghebeur, M. (1980). Littérature et fonctionnement idéologique en Belgique francophone. En Sojcher, J. *La Belgique malgré tout. Littérature 1980*. (pp. 501-525). *Revue de l'Université de Bruxelles*.
- (1990). *Lettres belges entre absence et magie*. Labor.

- (1996). L'identité ne se réduit pas à la langue. En P. Groceix. *L'identité culturelle de la Belgique et de la Suisse francophones*. (pp. 61-107). Champion-Slatkine.
- Renouprez, M. (2006). *Introducción a la literatura belga en lengua francesa. Una aproximación sociológica*. Servicio de publicaciones de la Universidad de Cádiz.
- Trousseau, R. (1965). *Un problème de littérature comparée: les études de thèmes*. Minard.

